

Cette biographie du Général Rollet a été écrite par l'Adjudant-chef Gandelin et publiée dans les numéros de février et septembre 1988 du Trait d'Union.

1 - La jeunesse

Le 20 décembre 1875, à Auxerre, naît Paul Frédéric Rollet. Son père, issu d'une famille de fonctionnaires, s'était marié l'année précédente. Sorti à vingt ans de l'école Polytechnique, ce dernier est maintenant capitaine au 39^{ème} Régiment d'Infanterie et promis à une belle carrière.

Pendant la guerre de 1870, il a suivi le triste sort du 1^{er} Corps d'Armée du Rhin puis s'est conduit brillamment au siège de Paris. Ses notes de l'année 1875 le peignent brièvement : *"Nature sèche, nerveuse, vigoureuse, intelligente. Instruit. Très versé en topographie."*



Cet homme à forte personnalité va indéniablement imprégner son fils de ses propres qualités et aussi de ses défauts ! Sur le seul plan militaire, en feuilletant le dossier retraçant la carrière du père, on trouve une ébauche de l'homme que saura devenir le fils. On peut gager sans risques que le jeune Paul Frédéric, plus tard, calquera souvent sa conduite sur les modèles de son père, de qui il héritera aussi la taille plutôt petite, la vigueur et la résistance.

Le fils n'a pas deux ans que son père, alors capitaine, s'attire cette appréciation ambiguë : *"Dispositions accentuées à substituer sa manière de voir personnelle à celle de ses chefs."*

Cinq ans plus tard, alors qu'il est nommé professeur à l'Ecole Spéciale Militaire, on écrit encore du Commandant Rollet, fraîchement promu : *"Cherche à faire prévaloir sa manière de voir. Ambitieux, railleur, vigoureux"*. Ce qui n'empêche nullement les notes suivantes d'être fort élogieuses : *"Distinction et allure franche et courtoise. Intelligence très prompte et très vive. Riche imagination."*

L'appréciation *"officier supérieur très distingué"* se retrouve en 1885, 1886 et 1887. Le jeune Paul à quatorze ans lorsque son père reçoit à nouveau, malgré son ardeur, le reproche de *"ne pas se montrer toujours satisfait de ce qui émane de ses chefs"*. La famille Rollet compte maintenant quatre enfants : deux garçons et deux filles. Le père s'occupe personnellement de leur éducation et de leur instruction, d'après les dires de son colonel au 128^{ème} R.I. On peut supposer que dans cette ambiance familiale, les démêlés du chef de famille avec la hiérarchie ne restent pas tout à fait un secret. Le jeune homme déjà résolu à revêtir l'uniforme n'a pu manquer de comprendre combien il était important de lutter pour ses idées, vigoureusement et jusqu'au bout quand on les estime bonnes. Cet exemple paternel, il le suivra toute sa vie durant.

A la fin de sa propre carrière active, nul doute qu'on eut pu écrire de lui ce que le Général de Torcy disait en 1902 du Général de Brigade Rollet, commandant la 6^{ème} Brigade d'Infanterie : *"Très vigoureux. Très intelligent. Très laborieux. Très agissant. Caractère impulsif. Cœur chaud. Esprit orné, primesautier, parfois paradoxal, foncièrement discipliné sans en avoir toujours l'apparence."*

2 - Tel père tel fils

Le 31 octobre 1894, Paul Rollet entre à l'Ecole Spéciale Militaire de Saint-Cyr, avec le numéro 56 sur six cents candidats admis au concours. Il y passera les deux réglementaires à s'instruire certes, mais aussi à confirmer son caractère de futur homme de terrain plutôt que de cabinet.

A vingt ans, débordant d'énergie, il brille dans les activités physiques, les exercices de combat, les marches, plus qu'il ne s'intéresse aux amphes. On sait qu'il fut au moins cité une fois au rapport du commandant de l'école : rentrant seul d'une permission sans doute éprouvante, le jeune saint-cyrien s'endort dans le dernier train de nuit et se réveille au terminus. L'élève Rollet prend alors la route et couvre à pieds ses trente kilomètres avant le petit jour pour rejoindre l'école. En lui octroyant les quelques jours d'arrêt conventionnels, le "poireau" le félicita pour "*sa vigueur et sa résistance*". Cette anecdote est révélatrice des qualités foncières que le futur officier va développer au cours de sa carrière : générosité dans l'effort, rigueur et ténacité dans la poursuite des buts fixés.

Sorti de l'E.S.M. en août 1896, classé 311^{ème} sur 587 (car les examens sanctionnent plus les études que le caractère), le Sous-lieutenant Paul Rollet est affecté au 91^{ème} Régiment d'Infanterie dans les Ardennes. Il y fait ses classes de commandement, en essayant de s'accommoder des obligations de la vie de garnison difficiles à concilier avec son idéal d'action. Aussi ne faut-il pas s'étonner de le voir, en décembre 1899, obtenir sa mutation pour la Légion Etrangère en Algérie. Il est lieutenant depuis quatorze mois.

3 - Une grande histoire d'amour commence

Au 1^{er} Régiment Etranger, le jeune officier découvre un monde tout différent de ce qu'il a connu en métropole. Dans ces postes du sud algérien la vie est plus chaleureuse, plus communautaire, plus dure aussi. Une bande de lieutenants entoure le nouvel arrivant. Ils ont encore dans leur amitié et dans leur conduite l'effervescence d'adolescents. Ils distribuent des surnoms : Molleron pour Rollet, Le Vigoureux pour Diard, La Grosse pour Gaubert, Verton pour Verries. « *A Aflou, à Tiaret* », écrit Diard "*l'on bouffe, bidonne à hauteur, on organise des parties avec les ménages, chasse au renard, rallies, etc...* " Comme dans toutes les étapes ultérieures de sa carrière, Rollet adopte un chien, puis deux Djenan et Zoubilia.

Mais plus que ces agréments de la vie courante cette chaleur amicale du mess, c'est la découverte de sa nouvelle troupe et la vie en campagne qui marquent à jamais le Lieutenant Rollet. Le décor d'une nature difficile et qu'il faut maîtriser, l'exercice des responsabilités sur le terrain, les efforts exigés des autres comme de soi-même, une camaraderie mais aussi une émulation de chaque instant, des chefs qu'il peut respecter mais qui savent aussi gagner son cœur... Non ! Paul Rollet ne regrette pas Mézières.

En 1900, il a la chance d'être désigné pour faire colonne sur Igli, sous les ordres du grand Brundsaux, déjà légendaire à la Légion après la campagne du Dahomey et qui va bientôt partir pour Madagascar. Chef à la fois dur, expansif et généreux, qui a su se faire un personnage et "*une gueule*" appréciés des légionnaires, il a très certainement profondément impressionné son "*boufadi*" de lieutenant au point de devenir l'un de ses modèles. Peut-être même est-ce pour le suivre qu'en 1902, le jeune homme devenu chef de file de ses pairs entraînés par son ardeur, son culot et son sens du panache, va partir à son tour pour rejoindre le bataillon de Légion de Madagascar. Un petit scandale de garnison servira de prétexte à cette mutation : les distractions turbulentes de la bande pendant les entractes de leur vie de guerriers, de découvreurs et de patrouilleurs de pistes et de djebels sont peut-être trop épicées pour le tempérament des civils, qui commencent à s'embourgeoiser.

4 - Madagascar

Rollet fait un saut en France pour embrasser ses parents avant le long voyage. Il laisse son poste au "Vigoureux", qui le remplacera dans l'affection de ses chiens et vendra pour lui son cheval "*sans pouvoir en tirer plus de 200 francs*" lui écrira-t-il plus tard. Quant à la Générale Rollet, elle exhorte son fils à ne pas "*dire à ses chefs tout ce qu'il a sur son pauvre cœur*". Elle connaît bien le caractère de "*ses hommes*". C'est encore une nouvelle existence que va connaître notre lieutenant de vingt-six ans.

Plutôt petit mais d'une vigueur et d'une résistance supérieure à la moyenne, il fait preuve d'une présence qui l'impose à son entourage. Œil d'acier tempéré d'ironie et de chaleur humaine, maintien rigide et pourtant attentif, il est déjà un entraîneur d'hommes; les trois années qu'il vient de passer en Algérie l'ont intégré à la famille légionnaire qui continue d'être la sienne à Madagascar où il retrouve des visages connus : le Commandant Brundsaux bien sûr, mais aussi le Capitaine Szarvas, le Lieutenant Guinard qui l'a reçu en 1889 à son arrivée à Sidi-Bel-Abbès et qu'il relève à Belo en débarquant dans la grande île, Verriès dit Verton, d'Arentières le passionné de photographie.

Recommandé au Colonel Lyautey qui va quitter le commandement du Sud Madagascar et qui de ce fait ne peut le prendre sous ses ordres, Rollet est affecté en pays Sakalave ; il y complétera sa formation en exerçant des emplois nouveaux pour lui, officier payeur à Majunga, puis adjoint au commandant de secteur de la base de Tsiribihina. Il quitte ce poste pour Anosivaro, y commande la 3^{ème} Compagnie qu'il passe le 31 mai 1904 à Sakaramy, à un frais débarqué d'Algérie et se voit, pour finir, chargé de la mise au point du plan de défense.

Tous ceux qui, depuis, ont connu ou seulement visité Diego-Suarez, ont pu admirer la qualité du travail résultant de la construction du poste de la montagne des français qui domine la rade et du percement du tunnel vertical qui en permet le ravitaillement par monte-charge, peu de gens savent que le Lieutenant Rollet en fut le maître d'œuvre.

5 - Les compagnies montées

Quand, au début de 1905, il est rapatrié pour rejoindre le 1^{er} Régiment Étranger, le voilà prêt pour toutes les tâches. Il va pouvoir donner sa pleine mesure, et son nom va rapidement être connu de toutes les troupes des confins algéro-marocains. Les compagnies montées de la Légion ont alors un style tout à fait original : deux hommes pour un mulet qui porte l'un tandis que l'autre marche à la bride ; à la pause on change et on repart. Ces unités couvrent ainsi des étapes importantes, d'une allure qu'on disait infatigable. Leur effectif et la puissance de leur armement en font l'ossature des groupements opérationnels.

En janvier et février 1907, tout en reconnaissant le tracé d'une route à construire entre Berguent et Méchéria, il fait creuser des puits tout au long de son parcours pour y découvrir l'eau, si rare et si indispensable aux colonnes et aux convois. En même temps, il met au point et rédige de sa main, pour le compte du commandement supérieur du cercle de Méchéria, un mémento d'ordres et d'observations sur la marche du groupement, qui prend bientôt force de règlement.

Anecdote

Une anecdote illustre bien le tonus et le style d'alors du Lieutenant Rollet : le 20 juin de cette année 1907, il emprunte, en compagnie du Lieutenant Rolland, cette piste Berguent - Méchéria à motocyclette, moyen de locomotion peu usité à l'époque sur de tels itinéraires. Les chutes se

succèdent (sans autre dommage qu'une pédale faussée et la perte du bidon de pétrole de secours) puis les pannes. Rolland s'effondre victime d'un coup de chaleur. Rollet le reconforte, le met sur le meilleur engin (le sien) et l'envoie sur Méchéria.

Lui-même s'acharne sur la plus mauvaise machine, s'arrête plusieurs fois, repart jusqu'à la panne définitive. Il trouve alors un cheval pour rejoindre le poste à la nuit. Un seul commentaire sur son carnet de marche : "*journee très dure*", il était difficile d'en dire moins.

6 - Le Maroc

Le mois de décembre 1907 trouve notre lieutenant à Oujda, au Maroc en guerre, où il participe à l'affaire d'Aïn-Sfa. Les combats inscrits à l'ordre vont continuer dans les confins embrasés : Beni-Ouzien, Bou-Denib en 1908, escarmouches avec le groupe d'occupation jusqu'en avril 1909. Le sud algérien et les régions sahariennes servent alors inlassablement de terrains de parcours aux légionnaires montés et entraînés par "*Capitaine espadrilles*" comme ils l'ont baptisé sur ce détail vestimentaire qui lui permet d'être un marcheur infatigable.

C'est en servant à la 3^{ème} Compagnie Montée, basée à Berguent, d'abord comme lieutenant, puis comme commandant de compagnie lorsqu'il sera nommé capitaine le 25 mars 1909, que Rollet va commencer à tisser sa légende. Sanglé dans la tunique réglementaire de toile qu'il n'abandonnera plus jusqu'à la fin de sa carrière, même durant les rudes hivers du front de France au cours de la guerre suivante, la barbe broussailleuse et le sourcil abondant sur un regard direct, bleu électrique, il marche inlassablement quarante pas devant la compagnie, couvrant à pied deux fois plus de kilomètres que chacun de ses hommes puisqu'il ne monte à cheval que pour arriver aux étapes.

Il a l'œil à tous les détails, équipement, approvisionnement et administration, se souciant du prix des denrées achetées sur les maigres marchés du Sud, montrant un sens d'adaptation au terrain jamais en défaut. Avec lui la discipline est stricte, la sanction immédiate en cas de défaillance. Mais son souci permanent reste la connaissance de ses légionnaires, de leurs difficultés personnelles, de leurs goûts et de leurs fatigues. Il n'exige d'eux que juste un peu plus de ce qu'ils sont prêts à donner. D'ailleurs, ils adorent le "*patron*" autant qu'ils le respectent. Ses supérieurs l'apprécient, tout autant que la qualité de l'outil qu'il sait entretenir et utiliser de la meilleure façon que pour son sens de l'organisation. Le 13 octobre 1910, il est décoré de la croix de chevalier de la Légion d'Honneur.

Au début de 1911, le grand baroud commence. Affecté avec sa compagnie au corps de débarquement de Casablanca, le Capitaine Rollet est de tous les engagements. Deux fois cité à l'Ordre du Corps, il ne collectionne pas moins de dix-huit affaires, combats de jour ou de nuit, attaques et coups de main qui s'inscrivent dans son dossier : Lalla-Ito, Nzala Beni-Amar, camp de Fez, Behalil, Meknès, Immouzer, Boumia, Fez encore, Guérane, Moulay Bouchta, Taza. Il conclut cette série impressionnante, le 12 mai 1914, à la montagne des Tsoul avant de rentrer en Algérie. A la suite de cette campagne, deux citations récompensent son courage et ses compétences militaires.

Il a noué des amitiés solides, comme celle qui le liera jusqu'à la fin à Gouraud, a conquis l'estime affectueuse de Lyautey qui ne manquera plus de le parrainer, et s'est attiré aussi quelques jalouses inimitiés. Le caractère qu'il a hérité de son père, qui vient de mourir en 1910, ne le pousse pas à la révérence. Quand il le juge nécessaire, il ne recule devant rien. C'est ainsi qu'il s'affranchit de la voie hiérarchique pour discuter la condamnation prononcée en mars 1911 par le Conseil de Guerre contre un légionnaire de sa compagnie. Tancé par le Général Moinier, commandant le corps de débarquement et par le Colonel Simon, son supérieur direct, il n'en récidive pas moins, à peine deux mois plus tard, à propos d'un jugement analogue, assortissant sa correspondance directe au général d'appréciations sur le juge du conseil. Il faut s'appeler Rollet pour se permettre ce manquement aux règles établies et

refuser – tout convaincu qu'il soit de la nécessité d'une stricte discipline – l'application systématique et aveugle de punitions infligées par d'autres à ses subordonnés.

Comme il le refera ici même dix ans plus tard avec plus de poids encore, Rollet veut affirmer le particularisme de la Légion et faire admettre que les seuls aptes à la commander sont ceux qui la connaissent et qui l'aiment – comme lui.

De 1909 à 1914, il prend part à 17 combats au Maroc : Beni-Ouizen, Bou-Denib, Casablanca, Melnès, Fez, Immouzer, la montagne de Tsouls, Taza... autant de noms, autant d'épreuves, autant de gloire. Mais si ses débuts au Maroc se sont faits sous le signe des combats et des accrochages, le Capitaine Rollet mène également, et comme tous les officiers des compagnies montées, des missions de reconnaissances topographiques, activités scientifiques et de travaux. Il dresse des relevés de terrain pour de futurs travaux de pistes ou l'amélioration des cartes existantes. A la fin de l'année 1913, la Compagnie Montée du 2^{ème} Étranger poursuit la construction de la piste Petitjean - Fez, dans le secteur de l'oued Zegotta. Appelée pour une tournée de police par le Général Gouraud, la compagnie revient sur le chantier de la piste jusqu'au 14 avril 1914. A noter que le tracé de la piste défini par le Capitaine Rollet en 1912 a été conservé plus tard par les autorités marocaines devenues indépendantes qui l'ont transformée en route N° 3, reliant Fez à Port-Lyautey. (Voir le récit sur la construction de la route du Ziz et le tunnel du Foug Zabel dans les faits d'armes de la Légion Étrangère)

Le 16 mai 1914, les groupements Baumgarten et Gouraud font leur jonction à Taza. La réduction de la tache de Taza est terminée. Malgré sa demande de prolongation de séjour, la cinquième, le Capitaine Rollet doit quitter le Maroc et rentrer en métropole. Il bénéficie d'un congé de fin de campagne qui sera malheureusement interrompu assez rapidement.

7 - La Grande Guerre

Moins de quinze jours après son arrivée en France, l'affaire de Sarajevo éclate. Comme l'ensemble de l'opinion publique de l'époque, le Capitaine Rollet suit ces événements avec attention et pense que la guerre sera courte. "*Pour ne pas manquer l'affaire*" dira-t-il plus tard, et malgré cette Légion qu'il sert avec flamme depuis quinze ans, il ne voudrait pas se contenter d'entretenir la présence au Maroc, fût-ce avec Lyautey. Il veut se battre au front. Après de nombreuses démarches auprès du ministère pour obtenir ce poste en France plutôt que de retourner à Saïda, il obtient gain de cause.

Au moment de la mobilisation, il se présente au 31^{ème} Régiment d'Infanterie à Orléans pour occuper les fonctions de capitaine adjudant-major au 1^{er} Bataillon. Le 6 août 1914, le régiment entre en campagne au sein de la 10^{ème} Division d'Infanterie. Dès le 22 août, le régiment, envoyé dans le secteur de Longwy, est engagé dans les combats de Cutry (en Meurthe et Moselle) où le Capitaine Rollet est blessé. Evacué de force, il rejoint son unité malgré l'avis contraire des médecins. Il est nommé à la tête du 2^{ème} Bataillon et le 6 septembre 1914, il est de nouveau blessé lors des combats de Chamons. Evacué une nouvelle fois, il écourte sa convalescence et, apprenant que le Général Gouraud, qu'il a bien connu au Maroc et qui l'honore de son amitié, a été nommé à la tête de la 10^{ème} Division, il se présente directement à son PC le 3 octobre 1914. Il se voit alors confié le commandement du 331^{ème} R.I., régiment de réservistes dérivé du 31^{ème} R.I. Ce régiment, durement éprouvé lors des combats de Chappy et du bois de Véry dans la Meuse, les 23 et 24 septembre 1914, est réduit à 600 hommes dont six officiers. C'est un lieutenant qui commande le régiment.

Coïncidant avec l'arrivée du Capitaine Rollet, la mutation de 3 officiers et 700 hommes, permet de réorganiser le régiment à 2 bataillons de 4 compagnies chacun. Nommé commandant à titre temporaire le 15 octobre, le Capitaine Rollet doit maintenant parfaire l'instruction du régiment, composé de soldats âgés de plus de 30 ans. Malgré ses efforts, le régiment, employé à des tâches subalternes comme les travaux de tranchées, paie cher son inexpérience du feu. Lors d'attaques

ennemies localisées, il perd régulièrement des hommes désemparés devant la violence des accrochages. Le 331^{ème} R.I. est ensuite engagé avec succès à Vauquois puis en Argonne avant de revenir à Vauquois. Le 28 octobre 1914, une première attaque sur Vauquois échoue par manque de cohésion : un bataillon se perd sur le terrain. Rollet relève un officier de son commandement et donne l'ordre de tenir le terrain acquis coûte que coûte. Le 331 est relevé le 8 novembre et envoyé dans le secteur de Courte-Chausse Lachalade. Il tient les tranchées et effectue des travaux d'organisation du terrain.

D'un régiment de mobilisation, le Commandant Rollet, nommé à titre définitif le 22 février 1915, va faire un corps remarquable qui se comportera brillamment. Il imprime sa marque et sait commander ses réservistes avec la même efficacité et la même humanité qu'hier les légionnaires. En juin 1915, revenu dans le secteur de Vauquois, le régiment subit sans broncher les bombardements allemands. Le Commandant Rollet partage les risques avec ses hommes sans tenir compte des conseils de prudence que lui donnent ses amis et ses supérieurs. Les résultats qu'il obtient de ses réservistes sont reconnus par toute la hiérarchie.

Le 28 octobre 1915, le Commandant Rollet est promu Lieutenant-colonel à titre temporaire. Les différents combats qu'il a mené depuis le début de la guerre, sa bravoure personnelle, ses qualités militaires et humaines lui valent d'être décoré de la croix de guerre avec étoile de vermeil avec une citation (*Lire la Citation*). Il reçoit sa décoration le 20 mai 1916 en même temps que la rosette d'officier de la Légion d'Honneur des mains du Général Valdant, commandant la 10^{ème} Division d'Infanterie au cours d'une prise d'armes à Clermont-en-Argonne. Cette nouvelle décoration est elle aussi accompagnée d'une citation sans équivoque (*Lire la Citation*).

Le déclenchement de l'offensive sur la Somme allège grandement la pression allemande sur le 331^{ème} R.I. Cette diminution de la pression ennemie se traduit par un accroissement des charges qui pèsent sur le régiment. Le 23 juillet 1916, le 331^{ème} quitte le front pour Mailly-le-camp pour une période d'instruction. En septembre, c'est le retour pour participer à la dernière phase de la bataille de la Somme. Le Lieutenant-colonel Rollet, blessé de nouveau à la main par un éclat d'obus, reste tout de même avec son régiment lors de la violente contre-attaque allemande sur Bouchavesnes du 18 au 20 septembre 1916. Son action auprès de ses hommes est magnifique mais les pertes sont tout de même lourdes.

Au début de l'année 1917, le régiment participe à la désastreuse offensive Nivelle sur l'Aisne. Dans l'ambiance délétère de ce début d'année 1917, l'action menée par le Lieutenant-colonel Rollet s'avère payante. Le 331^{ème} R.I. n'est pas touché par les mutineries et fait même preuve d'une discipline remarquable. Il faut dire que le Lieutenant-colonel Rollet, bien avant les décisions du Général Pétain, s'est appliqué à organiser le tour des permissions équitablement et a toujours veillé au bien-être de ses hommes. Les récompenses sont attribuées selon les mérites et toute citation de complaisance est proscrite. Ces méthodes lui valent assez souvent des inimitiés en hauts lieux mais ses hommes le vénèrent.

Le destin va malgré tout basculer une nouvelle fois. Lorsque le R.M.L.E. perd son chef, le Lieutenant-colonel Duriez dans les combats de Champagne, le Général Pétain signe la mutation du Lieutenant-colonel Rollet à la tête du régiment de Légion Étrangère. Mais le départ du "*Chef*" ne se fait pas sans un pincement au cœur. En effet, au moment du départ, le Lieutenant-colonel Rollet apprend que le 331^{ème} R.I. est cité à l'ordre de l'Armée et décoré de la croix de guerre avec une palme. Le travail a payé. Mais les jours du 331^{ème} R.I. sont comptés et dans le cadre de la réorganisation de l'infanterie, le régiment est dissous et officiers, sous-officiers et soldats sont répartis dans les autres unités de la 68^{ème} Division d'Infanterie. Juste avant la dissolution du 331^{ème}, le Général Pellet, commandant le 5^{ème} Corps d'Armées, donne lecture, devant le régiment d'un message, du Lieutenant-colonel Rollet à son ancien corps.

La page est tournée, le Lieutenant-colonel Rollet rejoint "sa" Légion Étrangère et cette fois pour la plus haute fonction, puisqu'il est choisi pour remplacer le Colonel Duriez, tué au combat, au commandement du Régiment de Marche.

Sa nomination à la tête du R.M.L.E. est un évènement et sa réputation à la Légion étrangère galvanise la troupe et son arrivée ne passe pas inaperçue. Le 30 mai, lors de la passation de commandement avec le Chef de bataillon Deville, le Lieutenant-Colonel Rollet prouve que sa notoriété n'est pas usurpée. En tenue de toile kaki, képi en lieu et place du casque Adrian, sans capote malgré le règlement, il fait preuve d'un anticonformisme qui n'a d'égal que sa volonté de mener le régiment au sommet de sa gloire. Son ordre du jour ne laisse aucun doute sur le sujet.

La geste va continuer en s'amplifiant : Cumières devant Verdun, Flirey, le bois de Hangard, les combats du Soissonnais, la montagne de Paris, Chaudun, Terny, Sorny, le plateau de Laffaux, la percée de la ligne Hindenburg, autant de noms devenus fameux qui jalonnent l'histoire glorieuse du Régiment de Marche et de son colonel, d'innombrables faits d'armes, de blessures, d'assauts meurtriers; le régiment le plus décoré de l'armée française avec le R.I.C.M., le R.M.L.E., tant par ses lourdes pertes que par ses victoires, devient un symbole des vertus militaires. On ne compte plus ses prisonniers, ni ses prises de guerre, ni les décorations qu'on "invente" pour lui. L'âme de ce corps est incomparable, c'est son chef, qui a parfaitement su entraîner ses bataillons et les manœuvrer sous le feu. Il peut tout leur demander.

Les historiographes ne sont pas avares d'anecdotes sur cette période foisonnante. Trois d'entre elles méritent d'être rapportées car elles éclairent bien le courage personnel du Colonel Rollet, son affection pour sa troupe et la connaissance qu'il avait de l'âme légionnaire.

FORGES, LE 20 AOÛT 1917

Texte extrait du numéro spécial 1981 de la revue historique des armées : L'ennemi bombarde nos lignes. Le Lieutenant-Colonel Rollet reçoit un éclat d'obus dans le bras gauche. Pas question qu'il quitte son commandement ! Un rapide pansement et, alors que l'ennemi essaie de déboucher, il brise ses tentatives puis, saisissant l'occasion, découple ses bataillons pour une progression de plus d'un kilomètre, balayant les plus dures résistances.

DEVANT HANGARD-EN-SANTERRE, LES 25 ET 26 AVRIL 1918

La Légion vient de prendre place dans la tranchée de départ en attendant l'heure de l'attaque. Le Caporal Cheinisse de la 1^{ère} Compagnie de Mitrailleuse se souvient : "*Les anglais que nous relevons s'en vont dans un désordre et une débandade bruyante que provoque quelques obus. Au 1^{er} Bataillon, le Commandant de Sampigny est touché... On enlève aussi le Capitaine Damas... Enfin, vers trois heures du matin, à tout ce bruit inaccoutumé un soir de relève, succède un calme invraisemblable. Les hommes qui ne dorment pas se dressent tout à coup, surpris : sur le parapet, côté ennemi... des pas ! Une forme familière se silhouette nerveusement dans la nuit. Coiffé de son éternel képi (car personnellement je ne le vis qu'une seule fois en casque et c'était à Paris, pour la revue du 14 juillet 1919) le Colonel Rollet suivi à dix pas d'un seul coureur avec son chien, passe lentement son régiment en revue, à cent mètres à peine des allemands...*"

DERRIÈRE LES LIGNES 1918

Relevé du front, le régiment vient d'arriver au repos dans un gros village, pour quelques jours. Bivouacs distribués, les légionnaires s'affairent aux mille occupations coutumières : chasse au ravitaillement, toilette, visite à un camarade, corvées de bois et d'eau, entretien des armes, lessive... le repos quoi ! Avec la déconcentration et l'éparpillement des unités et le libéralisme habituel de ces trop rares

instants de paix. Soudain, une estafette surgit du P.C. du colonel, munie d'un ordre de remontée en ligne immédiate. Stupeur, colère, affolement de l'état-major qui ne sait comment rameuter les légionnaires en moins de plusieurs heures. "On a besoin de nous" dit simplement Rollet. Il endosse sa vareuse de toile, saisit le drapeau, se plante sur la place du bourg et réclame à la cantonade un homme qui sache sonner du clairon. "Le Boudin !" commande-t-il au premier qui se présente. "Suis-moi !" Drapeau au poing, suivi de son clairon époumoné, le colonel arpente à pas lents, sans un mot, la grand'rue de la bourgade. Une demi-heure plus tard, le régiment est rassemblé, équipé, sous les armes, prêt à partir.

On conçoit qu'avec un tel chef, les légionnaires ne marchandent ni leur dévouement, ni leurs sacrifices. Il avait su ajouter encore à l'audace et à l'efficacité de ses prédécesseurs et faire de ses hommes les spécialistes reconnus de la gloire.

La paix de 1918 leur verra décerner tous les honneurs, y compris celui de défiler à Paris le 14 juillet 1919, en tête de l'armée, premier de tous les régiments. Le Lieutenant-colonel Rollet, couvert de décorations, portant son drapeau au milieu de sa garde farouche et médaillée, enthousiasme Paris comme il l'a fait de Château-Salins ou des villes de l'Est libérées.

8 - La paix

Cette célébrité méritée qui s'étend au monde entier – un détachement de Légion avec musique ne va-t-il pas entreprendre une tournée triomphale aux Etats-Unis pendant plusieurs mois ! – Rollet entend qu'elle serve la Légion et les légionnaires seuls. Pour lui, la satisfaction du devoir bien accompli suffit. Il ne demandera rien. Une preuve de cette modestie nous est administrée par le brouillon en pattes "de mouche" d'un article que lui réclamait en décembre 1918 Monsieur Weindel, rédacteur en chef de "*l'Excelsior*", un des plus grands quotidiens de l'époque. Avidé de sensationnel, ce journaliste moderne avant l'heure avait imaginé de demander à quelques héros de la guerre le récit des instants où ils avaient senti vaciller leur courage. Humour et sincérité sont bien difficiles à démêler dans le texte de Rollet. Il raconte avoir eu "*la frousse*"... autrefois à Madagascar : rentrant avec son boy et son chien d'une promenade consacrée à la topographie de Tsiribihnia, il s'était mis à l'eau pour traverser un marigot, malgré la hantise du caïman qui pullulait dans la région. Et voilà que, sans qu'il le vît, le chien moustique lui sauta sur le dos et le força à plonger. "*Je n'eus*", écrit-il, "*qu'une pensée, le caïman ! Et une verte angoisse m'immobilisa, moins d'une seconde peut-être. Mais je bus un bon bouillon et mes effets tombèrent à l'eau...*"

Quant au combat, il le traite d'une phrase : "*A la bataille, le cœur bat plus vite à certains moments, mais pour le chef, l'ambiance, l'amour-propre et les préoccupations du moment font tout oublier.*" Sensible sans doute à l'ironie, le rédacteur en chef renonça à sa série d'articles.

En octobre 1919, le R.M.L.E. quitte ses quartiers de Rhénanie et part pour le Maroc où la guerre se rallume. Dissous, il laisse son drapeau et son héritage au 3ème Régiment Étranger d'Infanterie, créé le 15 novembre 1920. Le chef de corps est bien entendu, le Lieutenant-colonel Rollet qui retrouve le terrain de ses premiers faits d'armes.

9 - Retour au Maroc

La garnison de Fez se meuble aussitôt de casernements adaptés, suivant la bonne règle légionnaire. Mais les bataillons n'en profiteront guère ; ils essaient sur les contreforts septentrionaux du Moyen-Atlas. "*L'épopée de la tache de Taza a commencé*", raconte le Général Olié qui devait quelques vingt ans plus tard commander le R.M.L.E. reconstitué en 1944-1945 pour ajouter de nouvelles palmes à son vieux drapeau.

"Le 3ème entame par le nord le massif berbère que le 2ème Etranger de Meknès aborde par le sud-est. Cordiale et fructueuse rivalité de deux corps de Légion que le Colonel Rollet pour sa part sait entretenir avec l'allégresse dont il marque tous ses actes. Il a des officiers à son image, Maire, Nicolas, Tscherner, qu'il appelle ses preux et qu'il découpe chaque printemps sur l'adversaire, ces fameux Béni-Ouaraine, habiles à utiliser le terrain chaotique, tireurs adroits, redoutables chasseurs, impitoyables aux négligences. Le Colonel Rollet est sans cesse par monts et par vaux, cordial et ferme..."

Pourtant au Maroc, l'ambiance n'est pas au beau fixe entre 1920 et 1923, les troupes sont soumises à trop de tracasseries pour faire campagne avec l'esprit dégagé et à la Légion en particulier se font jour des difficultés d'ordre moral, notamment parmi les cadres. Le Colonel Rollet n'est pas homme à se laisser aller au malaise ; il le décortique pour en traquer les causes. Révélatrice de sa manière de penser, une citation de notes extraites de son étude s'impose :

"... Tristesse d'un vieil africain. Etude attentive de la situation marocaine. Conclusions peu optimistes. Être aveugle ou présomptueux n'est pas avoir bon moral.

La pacification du Maroc, utile ; cause du retard :

- l'aventure espagnole, au moins un peu ;

- la crise d'après-guerre : crise de la valeur des choses mais surtout de la valeur des hommes, crise du sens moral tout d'abord ;

- enfin l'outil n'a pas mordu ; nécessité de retailler, de retremper cet outil, l'armée d'Afrique en général, les T.O.M. en particulier, la Légion tout spécialement.

Nécessité d'un effort vigoureux mais prudent : une secousse coloniale du genre de Melilla ou simplement Langson entraînerait la France dans l'abîme..."

En ce qui concerne donc la seule Légion, les colonels Rollet et Nicolas, son adjoint, établissent une liste de mesures qui reçoit l'aval de Lyautey : sélection plus stricte, basée principalement sur le critère moral et l'aptitude à faire campagne; pour les cadres : mesures sectorielles d'ordre administratif et financier pour l'ensemble des personnels engagés; et surtout, fin de l'action d'écrémage néfaste, au seul profit des corps d'Algérie, à laquelle se livre le 1er Etranger, actuellement comptable des nouveaux arrivants, de leur tri et de leur formation; enfin une unification du commandement de la Légion au Maroc.

Transmis au ministre avec l'avis le plus favorable, ce projet va déclencher une contre-enquête dont les éléments seront fournis par le Commandant Riet, qui commandait par intérim le 1^{er} R.E. (où il ne laissera aucune trace ni aucun souvenir). Le ministre décidera en faveur de la "Maison Mère". Le plan Rollet sera rejeté et les notes d'application déjà lancées par le commandant en chef au Maroc annulées.

10 - La Légion avant tout

Puisqu'il n'a pu agir sur le fond, du moins le chef de corps du 3^{ème} Etranger va-t-il s'acharner à soigner la forme. Il est partout, visitant chaque bataillon, chaque compagnie, chaque poste, reconnaissant ses anciens, jaugeant d'un regard les nouveaux visages, sanctionnant les erreurs, récompensant les meilleurs, soutenant avec l'intendance une guérilla permanente pour l'équipement de ses unités. Il joue de son autorité qui est incontestée, de sa légende qui excite les jalousies mais que l'on n'ose battre en brèche et s'il le faut de son charme et de son esprit persuasif. Il sait même utiliser les moments de détente à travailler encore pour son régiment et ses légionnaires.

En janvier 1923, pendant quatre mois de permission à Paris, ce qui paraît bien être la plus longue période de récupération qu'il se soit offert de toute sa vie active, il se sert de toutes les ouvertures mondaines que suscite sa célébrité pour commencer à réaliser tout ce qu'il a projeté pour la Légion. Théâtres, cinémas, concerts, restaurants à la mode reçoivent sa visite, à cadence accélérée comme toujours. Il noue des connaissances utiles, retrouve nombre de ses anciens, reconvertis ou gravitant

dans les administrations de haut niveau. C'est alors qu'il lance l'idée d'un historique du R.M.L.E. qui est réalisé avec la collaboration des anciens du régiment. Aujourd'hui encore, cet ouvrage représente un document précieux et rare. Quelques années plus tard, encouragé par ce premier résultat, il pense à un autre livre qui ferait un succès d'édition et rendrait hommage à toute la Légion et à ses morts. Dès lors, il aiguillonne les collaborateurs qu'il a choisis, insensible à toutes les manœuvres. Il veut un livre d'or pour le centenaire de la Légion. Il réussira. En 1934, l'Académie française décernera le prix Gobert à cet ouvrage enfin paru et qui ne cessera d'être réédité jusqu'à nos jours sous des formes nouvelles.

Il utilise toutes les bonnes volontés pour promouvoir des associations d'anciens légionnaires, car il est particulièrement préoccupé par l'aide nécessaire à leur intégration difficile. Désormais et jusqu'à sa mort, l'organisation de ces associations restera un de ses soucis majeurs, malgré les difficultés de trésorerie, les rivalités dérisoires, l'incapacité des responsables ou leur ambition. Enfin, ses sorties en ville qui ne passent pas inaperçues ne manquent pas de rappeler en haut lieu que le commandant du 3ème Etranger est toujours Rollet, avec ses idées arrêtées sur les moyens de progresser au Maroc et surtout sur la méthode à appliquer pour reforgier l'outil légionnaire. En somme, pourquoi ne pas laisser appliquer son plan de reprise en main, non au bénéfice du seul Maroc, mais à l'échelle de la Légion entière ? Il faudra encore deux ans avant que la chose se fasse : le 16 mars 1925, le Lieutenant-colonel Rollet malgré le déchirement des adieux à son cher drapeau quitte le 3ème et le Maroc pour le commandement du 1er Régiment Etranger à Sidi-Bel-Abbès.

11 - L'âge d'or

"Sans cesse", écrit le Général Olié, "y affluent les engagés de toutes nations, survivants du conflit mondial qui ne retrouvent leur équilibre et une raison d'être que sous l'égide de la grenade à sept flammes. Il s'agit pour le Colonel Rollet (enfin nommé colonel après dix ans de grade) d'organiser cette "maison-mère", d'y accélérer la formation des nouveaux (...) Ce n'est pas une mince surprise de découvrir un Colonel Rollet méthodique et patient, compréhensif et compatissant (...) C'est durant cette période que Sidi-Bel-Abbès met au point cette prodigieuse mécanique qui fera du quartier Viénot le plus parfait instrument d'assimilation grâce auquel une masse composite forme en quelques semaines des unités prêtes au combat."

De 1925 à 1935 va fleurir "*le siècle de Louis XIV*" de Bel-Abbès. Des constructions sortent de terre, qui deviendront des monuments aux générations futures, tel le foyer du légionnaire et sa salle de spectacle grand format ou la maison des anciens. Les rites se décentent et se clarifient : anniversaire de Camerone, festivités de Noël. Les cadres assurés qu'ils seront traités avec justice, retrouvent leur tonus. Les officiers nouveaux affectés passent trois mois de formation spécifique enfin utiles.

Le Colonel Rollet vient de se marier, dès son arrivée à Sidi-Bel-Abbès, avec une jeune femme du cru, Clémentine Hébert, nettement sa cadette. Mais il reste égal à lui-même, conservant son originalité vestimentaire, la rigueur de ses exigences, son langage imagé, son regard qui transperce et qui réchauffe. Avec une "boutique qui marche" de la sorte il se sent prêt à frapper un grand coup pour réaffirmer et rétablir sans discussion la gloire de la Légion : le centième anniversaire de la création du corps, qui tombe en 1931, doit avoir un éclat à la mesure de ce siècle d'honneur et de fidélité.

Et de ce fait, les cérémonies et les fêtes du centenaire amènent à Bel-Abbès des milliers de visiteurs et d'invités, le Maréchal Franchet d'Espérey et le ministre de la guerre, les missions représentent les armées alliées et les délégations des associations d'anciens légionnaires (*) venues du monde entier, éclipsant les fêtes qui avait marqué le centenaire de l'Algérie en 1930. Le clou des cérémonies est l'inauguration sur le haut de la Voie Sacrée du monument aux Morts que Rollet, enfin promu au grade tant mérité de Général de brigade, a commandé au sculpteur Pourquet.

Détail qui illustre bien la fidélité de Rollet, l'une des quatre statues qui veillent sur le globe terrestre est à l'image de Brundsaux, le premier chef qui avait contribué à former, trente ans plus tôt, l'esprit du jeune lieutenant. Cet hommage du présent à tous ceux qui ont écrit de leur sang les traditions légionnaires suscita sur le champ une admiration passionnelle qui ne s'est jamais démentie depuis.

Cette victoire pacifique avait atteint son but. Conscient des services rendus comme de l'importance de plus en plus certaine de la Légion, le gouvernement créait pour elle une inspection et confiait cette tâche au Général Rollet.

12 - La consécration

Il accueillit ces honneurs avec sa modestie coutumière mais ne manqua pas d'exercer cette nouvelle responsabilité qui lui donnait enfin le moyen d'unifier la doctrine et les points de vue. Infatigable malgré une pleurésie qui l'arrête quelques semaines en 1931, il sillonne l'Afrique du Nord, traversant les unités à l'allure d'un météore après avoir étudié tous ses dossiers, le jugement toujours rapide et lucide. Il retrouve le Maroc et le 3^{ème}, maintenant aux mains d'un vieux camarade de la montée, Brillat-Savarin. Ceux du 2^{ème} Etranger et du 1^{er} de Cavalerie le voient surgir dans leurs garnisons d'Algérie ou du Sud Tunisien. Partout il personnifie le chef exigeant mais généreux, le père au nom duquel le cœur s'emballe et le dos se redresse.

Comble de popularité, le nom de Rollet devient même un prénom : le 13 septembre 1933, à Bossuet, la famille d'un ancien baptise son treizième enfant qui s'appellera désormais Rollet Krumenacker. Le pittoresque poète suisse alors en service au 1^{er} R.E. dédie à son général maints poèmes sonores, comme cette "*Parade légendaire*" :

*Mon général, cueillez ces palmes sans épines
Ô Prince des géants
Régnez sur l'océan
Des colonnes d'Hercule aux murailles de Chine !*

Pierre Mac Orlan fait paraître dans le Figaro à l'occasion de la sortie du Livre d'Or, si longuement préparé, un billet élogieux pour l'ouvrage et son inspirateur, "*énergique et passionné*". On invite le général en Angleterre. On écrit, sur lui et sur la Légion désormais inséparables, dans la presse américaine, notamment à propos de la réaction de Rollet après la catastrophe de Turenne. Un train des chemins de fer d'Algérie a déraillé dans des conditions mal définies. On compte plus de cent légionnaires parmi les victimes. Il semble que le "*père Rollet*", écrasé de chagrin à la perte de ses enfants tant aimés, ait si vertement accueilli le gouverneur général de l'Algérie venu sur les lieux, que le malheureux n'osa même pas assister aux obsèques. Plus tard les relations redeviendront normales entre les services d'Alger et le général, avec, de la part de celui-ci, un humour mordant que met en lumière cette anecdote rapportée par son popotier occasionnel, le Lieutenant Rollin.

"Une tournée d'essai de nouveaux véhicules automobiles s'achevait au Sahara, après plusieurs étapes éreintantes. Je faisais équipage avec le Général Rollet – heureux d'avoir retrouvé l'odeur du bled – le haut fonctionnaire, assez fatigué qui représentait le gouverneur et un conducteur. Le convoi avait pris plusieurs heures d'avance sur notre véhicule quand nous tombâmes en panne. Chacun mis la main à la réparation. Avant de repartir, le général estima que nous avions bien mérité un café. Misère ! Dans la caisse-popote il ne m'en restait pratiquement plus et les petites cuillers étaient parties avec le convoi ! Dans mes petits souliers, je servis donc quatre tasses d'une décoction bien claire et mal sucrée. Notre accompagnateur d'Alger fit la grimace mais le général prit fort bien la chose : trempant un index encore noir de cambouis dans le verre du pékin, il le rassura : "Allez ! Ça remue le sucre et ça donne du goût et de la couleur ! Buvez !"

On comprend que cette démoniaque simplicité ait enchanté les légionnaires et il n'est pas interdit de penser que Rollet, bien que sans calcul, ne fit aucun effort même parvenu à la célébrité pour affiner son image, se satisfaisant d'être et de demeurer semblables à ses hommes. Cette célébrité lui amenait parfois des distractions inattendues comme cette lettre écrite par un notaire de Melun qui demandait au général, reconnu sur une photo de presse, où il devait lui expédier une couverture, un dolman, une chemise et un col oubliés chez lui au cours d'un bivouac en... 1914.

En 1933, estimant que l'existence d'une "inspection Légion" ne devait pas être prolongée, le gouvernement français la supprime malgré le tollé des gens d'expérience. Le Général Rollet, quoique certainement peiné de ce recul, affecte de ne pas s'en soucier. Il ne marque aucun ralentissement dans ses visites à travers les régiments ni dans l'envoi de ses recommandations à leurs chefs.

Mieux même, sachant que la retraite est proche, il projette d'aller inspecter ses légionnaires les plus lointains, ceux d'Indochine. La mesure réglementaire qui le place dans la deuxième section du cadre de l'état-major peut bien prendre effet le 20 décembre 1935, le jour même de ses soixante ans ! Il n'en partira pas moins en septembre 1936, à bord du Son-Tay, pour rejoindre, le temps de quelques semaines, le 5ème R.E.I. à Ha-Giang, au Tonkin, heureux d'apporter cette marque d'affection à ces exilés et aussi de leur faire comprendre qu'ils appartiennent tous, eux comme lui, à la même Légion, diverse mais une.

13 - La retraite

Ainsi aurait pu se terminer la vie active tout entière consacrée à servir, du Général Rollet. Mais la mise à la retraite ne pouvait rendre inactif ce baroudeur insatiable. Revenu à Paris, avec une force de caractère jamais démentie depuis quarante ans, il ne s'accommode pas d'une situation sans structure, sans définition, sans idéal. Puisqu'il a maintenant du temps bien à lui, il va pouvoir l'utiliser à s'occuper des hommes. Il renoue, raffermi les contacts, redonnant un tonus nouveau aux associations d'anciens légionnaires, apportant ici son arbitrage, là, la solution de problèmes financiers, partout ses conseils et le poids de sa notoriété. Bien sûr, il est arrivé parce qu'il accordait sa confiance à tous ceux qui prétendaient travailler aux œuvres légionnaires, que cette confiance fut abusée. Ce n'était au fond pour lui que prétexte à une cinglante mise au point pour écarter les indignités. Son cœur, resté pur et résolument optimiste, pouvait être blessé, mais l'important restait de croire à l'utilité de son action.

Innombrables furent les solliciteurs, au cours des trois années suivantes : Rollet répondait avec minutie à chaque demande, dérangeant sans barguigner ministres et chefs de cabinet, ne se lassant pas d'aiguillonner l'administration pour accélérer une naturalisation, la délivrance d'un permis de séjour, l'obtention d'un travail, un secours aux familles. Des anciens de la Grande Guerre, du 331^{ème} ou du R.M.L.E., d'autres même des compagnies montées, racontaient à leur ancien chef la vie monotone et les soucis qui avaient succédé à leurs grands souvenirs. Tous recevaient en retour quelques mots affectueux, la promesse d'un appui qui l'obligeait à de nouvelles démarches, une orientation nouvelle. Cet apostolat, comme tout ce qu'il avait entrepris ne se limitait pas aux bonnes paroles, mais débouchait sur le concret : la maison de retraite d'Auriol, en Provence, fut sa dernière réalisation au profit des plus déshérités de ses vieux légionnaires ; achat, construction, remise en état, statuts, encadrement, il avait l'œil à tout.

Et comme si les jours lui paraissaient encore vides, il accepta en 1938 la présidence de l'association des Gueules Cassées, apportant à cette grande œuvre la même générosité qu'il avait jusque-là réservée à la seule Légion Etrangère. Aussi les parisiens, tout surpris, purent-ils découvrir dans le hall du Bon Marché, le Général Rollet en tenue, barbe et décorations au grand pavois, vendant des billets de la loterie nationale pour le compte des deux associations chères à son cœur. La presse répercuta l'événement – le général y comptait sans doute – comme elle publia, en juillet 1939, des photographies

du vieux guerrier en uniforme venu saluer à la gare de Lyon la Légion conviée à Paris pour le défilé du 14.

14 - La fin

Une nouvelle fois, ce fut la guerre. Des anciens, des camps de concentration où les jetaient leur nationalité originelle, cherchaient auprès de leur idole d'autrefois les moyens d'être libérés pour reprendre les armes. Le New-York Herald Tribune publia le 6 mai 1940, un article annonçant que le Général Rollet demandait à être réintégré dans l'active. Il n'y eût apparemment pas d'autre écho à la dernière démarche de celui qui avait toujours été si intransigeant avec le devoir. On peut être sûr que les tristes épreuves de 1940 furent durement ressenties par cet homme enthousiaste et vaillant qui n'avait jamais connu la défaite.

Le nom de Camerone est inscrit sur tous les drapeaux et étendards de la Légion Etrangère, en tête des noms de batailles propres à chaque régiment. De même, il n'est pas à travers le monde une seule unité de Légion, la plus petite soit-elle, qui n'affiche à côté de la photographie du chef de corps en exercice, celle du Général Rollet. C'est qu'au-delà de tous les particularismes, il a su faire passer un message simple, fait de respect de l'homme et de recherche du dévouement, de volonté et de fierté de bien servir.

Paul Rollet est mort à Paris le 16 avril 1941, à moins de soixante-six ans. Parce que c'était la guerre, il n'y eut que mille cinq cents personnes à venir signer les registres de condoléances, avant les obsèques provisoires. Après 1945, le corps du général fut inhumé au cimetière légionnaires de Sidi-Bel-Abbès, d'où il fut ramené en 1962, lors du grand exode qui ramena le 1er Etranger en métropole. Depuis, celui qui fut et reste le "Père de la Légion" repose dans le carré légionnaire du cimetière de Puyloubier.

Pour les légionnaires d'aujourd'hui qui croisent son regard tonique aux murs de leur vie quotidienne, le Général Rollet ne cesse de vivre dans leur cœur et de tenir compte de leur honneur et de leur fidélité.

(*) Cet épisode de la vie du Général Rollet est intimement lié avec l'action du Président J.E. Maurer, Président de la "Mutuelle" (devenue A.A.L.E.P.) qui lutte depuis des années pour créer une Fédération des Sociétés d'Anciens Légionnaires (cette Fédération existe désormais...)

Témoignage

L'abbé Boution, ancien du 331^{ème}, écrit de sa cure du Loiret en 1931 : *"J'étais soldat de 2ème classe et on parlait devant moi la bouche ouverte... Il (Rollet) avait déjà sa légende, mais qui donnait exactement la physionomie de l'officier de troupe qu'il était. On connaissait et on proclamait son courage devant les obus comme devant ses supérieurs. On aimait sa simplicité cordiale avec les soldats et son souci de leur éviter des dangers ou des fatigues inutiles. On était fier même de ses originalités, et le parapluie du Colonel était un peu le drapeau du régiment. Savez-vous que de simples soldats ont pleuré quand il a quitté le 331^{ème} ?"*

1ère citation

CITATION A L'ORDRE DU CORPS DE DÉBARQUEMENT DE CASABLANCA

"S'est fait remarquer au combat de Bahlit, le 5 juin 1911, en dirigeant avec beaucoup de sang-froid et de méthode les opérations d'attaque et de destruction du village malgré le feu nourri partant des maisons et des jardins environnants"

20 juin 1911

2ème citation

CITATION A L'ORDRE DES TROUPES D'OCCUPATION DU MAROC

"Sa compagnie étant d'avant-garde près de la cavalerie de pointe, a engagé le combat le 18 juillet 1912 à Sidi-Abdel-Oujda avec une vigueur remarquable, entraînant toute la ligne à sa suite dans un effort ininterrompu de plusieurs heures"

Général Lyautey - 20 septembre 1912

CITATION A L'ORDRE DE LA DIVISION

"Attitude magnifique au feu, comme capitaine, au combat de Cutry, le 22 août 1914, où, bien que blessé à la face, il tient tête à l'ennemi jusqu'à l'épuisement complet. Evacué de force, il rejoint son régiment douze jours plus tard, sans être guéri. Est de nouveau blessé grièvement au combat de Cajuron, le 6 septembre 1914, en maintenant au feu le bataillon qu'il commande, électrisant son monde par son mépris du danger, sa crânerie élégante. A regagné le front le 3 octobre 1914 et commande depuis un régiment dans lequel chacun se dépense avec bonne humeur et jusqu'à la limite de ses forces"

CITATION A L'ORDRE DE LA DIVISION

"Chef de corps de premier ordre, toujours dans les tranchées, prêchant l'exemple, méprisant le danger, a fait de son régiment une unité d'élite, dont tous les éléments travaillent avec goût, en maintenant la plus grande activité à l'organisation du sous-secteur du régiment, et en obtenant des résultats remarquables"

Message du Lieutenant-colonel Rollet aux officiers, sous-officiers et hommes de troupes du 331^{ème} R.I.

"Attaché profondément au 331^{ème} par près de trois années d'un commandement qui ne m'a donné que satisfaction et fierté, je suis de coeur avec lui dans ces heures pénibles qui évoquent douloureusement les souvenirs glorieux de Vauquois, de la Somme et de l'Aisne. Au moment où les camarades de tant d'actions glorieuses se dispersent, je vous prie de leur dire que leur ancien chef pense à eux, convaincu que partout où le devoir les appellera, ils agiront en anciens du 331^{ème}. Ce titre survivra gravé dans nos coeurs et nous regroupera plus tard."

Témoignage du Colonel Maire

(Extrait de ses mémoires publiées en 1937)

"Le 29 mai 1917, arriva parmi nous un officier dont une rumeur de légende, parmi les anciens légionnaires, précédait la légendaire figure. Il avait déjà derrière lui vingt ans de Légion, puisqu'il y fit

ses premiers pas en 1897 [l'auteur ne s'est trompé que de deux années, 1899 dans la réalité]. Du 31ème d'Infanterie où il s'était trouvé incorporé après la déclaration de guerre, il rejoignait, lui aussi, son véritable destin en prenant le commandement du Régiment de Marche de la Légion Étrangère.

Quand je dis populaire, je songe surtout à la place que, peu à peu, il réussit à prendre au cours des années qui suivirent l'armistice. Il tomba sur nous comme un météore, car nous le connaissions à peine. Mais rapidement nous fûmes convaincus que nul plus que lui ne méritait la distinction dont on le gratifiait. Petit, sec, nerveux, un visage creusé où flambaient, sous l'épaisse frondaison des arcades sourcilières deux yeux bleus et transparents, il ramenait brusquement à nous une puissante odeur d'Afrique. A la vérité, il s'était taillé en Algérie, malgré sa taille exiguë, une place enviable comme capitaine de compagnie montée. Les vieux légionnaires l'appelaient capitaine Espadrille, l'identifiant ainsi avec une des marottes vestimentaires qui lui avait valu, entre autres choses sa notoriété."

Ordre du jour du Lieutenant-colonel Rollet le 30 mai 1917

"La dernière pensée du Colonel Duriez a été pour la Légion ; son dernier cri : Vive la Légion ! Ce seul fait dépeint complètement le caractère et la valeur du chef que nous avons perdu. Au-delà de la mort, il fixe notre devoir.

Les camarades glorieusement tombés au champ d'honneur, chefs et soldats, par leur valeur, par leur discipline, par le sacrifice de leur vie, ont fait la réputation mondiale de la Légion, admirée des armées alliées, enviée des corps voisins, crainte de l'ennemi.

Honneur oblige ! Nous aurons tous à cœur de maintenir toujours, partout et malgré tout, les traditions qu'ils nous ont léguées et qui constitue un patrimoine lourd de gloire.

Avec le Colonel Duriez, je répète : Vive la Légion."

